

Germán Maggiori

**APOCALYPSE
GAUCHO**

Roman

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Nelly Guicherd

La dernière goutte

*But for those like us, our fate is to face the
world as orphans, chasing through long
years the shadows of vanished parents.*

Kazuo Ishiguro

*Si l'on conserve cette vraie force, il est possible
de prolonger la durée de la vie et d'appliquer
la méthode qui vise à créer un corps
immortel « par fondre et mélanger ».*

Yi King

I

Retour à Mao

Je reviendrai

2004-2005

Il y avait une femme, elle s'appelait Carmen, tout le monde l'avait baptisée Carmencita, c'était la folle des cimetières typique – nécromaniaque en termes psychiatriques –, une pauvre vieille qui passait ses journées à la Chacarita à entretenir les tombes de ses héros : Perón, Gardel, Olmedo, Leguisamo, Troilo ; elle leur déposait des fleurs, lustrait les bronzes, priait et pleurait en leur mémoire. Les anaélistes lui ont fait la peau à elle aussi, comme aux autres. Tout ça c'est dans le dossier, secteur M/87, c'est là que se trouve la vérité, pas dans les conneries qui ont circulé après l'histoire des mains¹, les francs-maçons de la P2, les Montoneros², la secte Moon, un ramassis de conneries, des opérations de désinformation montées depuis les différents repaires du renseignement de l'État.

¹ Référence à l'amputation et au vol des mains de Juan Domingo Perón lors de la profanation de sa tombe au cimetière de la Chacarita, découverte le 1^{er} juillet 1987. (Sauf indication contraire, toutes les notes sont de la traductrice.)

² Organisation politico-militaire péroniste qui pratiqua la lutte armée dans les années soixante-dix.

Stellke n'était qu'un pré-opérateur sans grand avenir la première fois qu'il avait été en contact avec ce dossier. On l'avait appelé, lui et d'autres postulants qu'il tenait pour le rebut de sa promotion, à participer au déménagement des Archives nationales d'information de l'État, ou ANI, comme on les désignait dans le jargon étatique. Des millions de feuilles de papier, des kilomètres de cassettes audio et vidéo, du matériel filmique, microfilmique, des tonnes de CD, puces de téléphones portables, disques durs, mémoires, cartes magnétiques, le tout soigneusement emballé dans des caisses en carton kraft-liner avec couvercles et poignées latérales, scellées pour la sécurité, comme le stipule le protocole des dossiers classifiés pour les zones de renseignement du Pouvoir exécutif national (PEN), disposées sur toute la longueur et la largeur de deux entrepôts de l'enceinte des ateliers du Chemin de fer métropolitain situés à Remedios de Escalada.

L'emplacement inscrit au cadastre comme les anciennes Archives du chemin de fer General Belgrano SA était en réalité envahi de ces caisses, entassées sur des étagères disposées en rangées séparées par d'étroites allées qui s'enfonçaient dans l'épaisseur d'une pénombre toxique. Ces deux hangars, collés au grand mur, en état de décrépitude avancée, étaient devenus une espèce de subconscient de l'État, où l'appareil officiel de renseignement avait archivé la version classifiée de l'histoire. Les Archives nationales avaient justement été créées pour détourner cette partie de la réalité, pour administrer la vérité officielle de la même façon que

l'armée et les forces de l'ordre administrent la violence officielle.

Le fait est que ces archives secrètes étaient devenues dangereuses, c'est en tout cas ce que les hauts dirigeants s'étaient mis en tête. Après plusieurs années absolument impeccables en matière de sécurité, et sans qu'aucun rapport ne laisse présager une quelconque fuite, sans autre raison apparente que l'urgence subite et désespérée que peuvent ressentir les paranoïaques en phase terminale, il avait été décidé de déménager les Archives au port de La Plata, dans des hangars du fisc sur les quais du fleuve Santiago, près d'une file de containers de déchets radioactifs importés illégalement d'Europe de l'Est, prêts à être déversés dans les eaux internationales en cas de scandale public. Les mois durant lesquels Alejandro Stellke avait participé au déménagement des Archives, à raison de dix heures par jour en moyenne, à respirer la poussière qui flottait dans ce labyrinthe de caisses, lui avaient non seulement laissé un souvenir indélébile, mais avaient également entraîné les premiers symptômes de sa BPC, la bronchopneumopathie chronique qui, depuis, le consume à petit feu.

Pour le déménagement entre la périphérie de Buenos Aires et La Plata, on avait profité du réseau ferroviaire reliant les ateliers d'Escalada à la gare terminus Río Santiago en utilisant un train de fret camouflé en fournisseur de pièces détachées pour le chantier naval. La sortie des caisses était sous la responsabilité d'un certain D'Angelo, un cadre politique qui venait du service logistique, un type performant mais pas patient

pour deux ronds. Comme on pouvait s'y attendre, il fit preuve d'efficacité pendant un temps : il se présentait religieusement à l'atelier à six heures du matin, charriait des caisses une bonne partie de la journée, vérifiait qu'il n'y avait pas d'erreurs et était toujours le dernier à quitter les lieux. Mais cette phase de leadership héroïque tomba rapidement aux oubliettes. Aussitôt que D'Angelo comprit que le déménagement allait lui demander, dans le meilleur des cas, un an et demi, il relâcha nettement ses niveaux d'autoexigence. Il n'avait pas été opérationnel un mois qu'il avait déjà délégué ses fonctions à une poignée de superviseurs dociles. Il arrivait en retard, s'absentait parfois des journées entières et débarquait le soir avec des excuses dépourvues d'originalité : une visite chez le dentiste, une panne de voiture, le décès d'un proche. Les gants et le masque, qu'il avait d'abord imposés à ses subalternes, devinrent une option vestimentaire dont ils finirent bientôt par se passer.

Déjà, vers la fin du premier trimestre de la mission, certains pré-opérateurs affectés au déménagement avaient commencé à saigner. Ils tachaient leurs mouchoirs chaque fois qu'ils se nettoyaient le nez et sentaient une espèce de boule de poils au fond de la gorge. Outre les crises de toux et la rhinorrhagie, Stellke éprouvait une douleur oppressante dans la poitrine et le dos, une sensation d'écrasement. La douleur, associée au rideau de poussière ambiante et à la myopie qu'il venait tout juste de développer, conspirèrent avec sa maladresse naturelle : au cours d'une excursion dans les allées du secteur « M », ses chaussures de sécurité

s'emmêlèrent, il perdit l'équilibre et s'étala sur le dos, faisant chanceler les étagères pleines de caisses. Avant de perdre connaissance, Stellke réussit à voir les mains sortir d'une des caisses et lui tomber dessus comme deux tarentules enragées.

Il avait eu de la chance. Ces répliques en plâtre auraient pu lui fracturer le crâne. Il n'avait subi qu'une légère commotion cérébrale et le déplacement d'une vertèbre de la nuque. Maintenant, dès qu'il tournait la tête ou se levait trop rapidement de son lit, il était pris d'un vertige sourd et de nausées parfois suivies de vomissements au cours desquels il rendait son petit-déjeuner et son dîner de la veille. Il fit monter un rapport pour demander son transfert dans un autre service en attendant d'être déclaré apte par le kiné. D'Angelo n'apprécia pas du tout : un de ses hommes cherchait à abandonner le navire – le train, plus précisément – juste au moment où il avait commencé à prendre goût à la saine habitude d'échapper au boulot et avait déjà organisé tout un planning d'absences pour le reste de l'année.

– Je me torche le cul avec ça, Stellke. Allez, fais-moi plaisir, fous-moi le camp, et retourne à ton poste de travail, dit-il en faisant une boule du certificat médical.

Non seulement sa demande de transfert fut rejetée mais, en guise d'humiliation exemplaire, D'Angelo l'obligea également à reconstituer les mains en plâtre et à réorganiser dans une nouvelle caisse le contenu du dossier qui, après la chute, s'était éparpillé sur un rayon de plusieurs mètres.